

Mais non, guerriers que nous vénérions, vous avez payé votre dette à la patrie, c'est à nous de payer la nôtre. Votre journée est remplie, votre tâche laborieuse et sanglante est terminée, la nôtre à peine commence. Vous vous êtes couchés dans la gloire, ne vous levez pas ? Pour vous quelles que soient nos aspirations, notre dévouement, notre courage, Dieu seul sait où et comment nous nous coucherons. Mais vous, dormez en paix, sous les bases de ce monument, entourés de notre vénération, de notre amour, de notre perpétuel enthousiasme... dormez... jusqu'à ce qu'éclatent dans les airs les sons d'une trompette plus retentissante que celle qui vous sonnait la charge, accompagnée des roulements d'un tonnerre mille fois plus formidable que celui qui célébrait vos glorieuses funérailles, et alors tous, anglais et français, grenadiers, montagnards, miliciens et sauvages, vous vous levez tous, non pas pour une gloire comme celle que nous, faibles mortels, nous entreprenons de vous donner, non pas pour une gloire d'un siècle ou de plusieurs siècles, mais pour une gloire sans terme et sans limites, et qui commencera avec la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus !

Un discours comme celui-là suffirait en France pour illustrer un homme ; nous serions bien difficiles, s'il nous fallait quelque chose de plus.

L. O. D.

## L'EXPEDITION DE LA RIVIERE ROUGE.

Les Américains sont décidés à exécuter leurs menaces ; ils ne veulent pas laisser passer l'expédition dans leurs canaux. Le "Chicora," qui était parti, il y a quelques jours, avec des provisions, a été forcé de revenir, à son entrée dans le canal Ste. Marie. Le capitaine du "Chicora" porta d'abord peu d'attention à la rumeur que le gouvernement américain se proposait de l'empêcher de passer, vu qu'il n'avait pas à proprement parler de munitions de guerre à bord de son vaisseau. Il se rendit cependant au bureau du surintendant du canal pour savoir à quoi s'en tenir :

Alors le surintendant tout en témoignant tous les égards possibles à ses visiteurs, écrivit la note suivante qu'il remit au capitaine :

"Capt. McLean,—Monsieur,

"Jusqu'à plus amples instructions, je ne puis vous permettre de passer le canal Ste. Marie avec le "Chicora."

"Votre très-humble, etc.

"E. H. CARLETON,  
"Surintendant."

On tint alors conseil, et l'on décida que le plus court était de ramener le "Chicora" vers le rivage canadien, de le décharger et de retourner à Collingwood.

L'Algoa est ancré à Pointe de Grâce à six milles du canal, pour y attendre la cargaison du "Chicora". Le déchargement se fit rapidement.

La plus grande indignation règne en cet endroit. Lorsque le "Chicora" fut à douze milles du Sault, les quinze chaloupes que le bateau portait, furent mises à l'eau et confiées à des individus pour leur faire passer le chenal.

Le "Globe" publie déjà une lettre de son correspondant spécial qui est parti il y a quelque temps pour la Rivière-Rouge, de St. Paul. Il racontait avoir été attaqué le 1er mai près de Georgetown par 8 sauvages qui ont fait feu sur lui—mais heureusement sans le blesser ; il a pu retourner à Georgetown.

D'un autre côté les Féniciens se proposent, paraît-il, d'attaquer l'expédition canadienne et de l'empêcher de se rendre au Fort Garry. Les dépêches télégraphiques et les journaux de l'Ouest affirment que le mouvement est sérieux et que trois à quatre cents Féniciens sont déjà rendus à St. Paul pendant que d'autres bandes s'organisent sous la conduite d'anciens officiers de l'armée américaine.

Des rumeurs apprennent que Riel va se joindre aux Féniciens et aux Sioux pour résister à l'entrée des troupes canadiennes ; d'autres disent que Riel n'offrira aucune résistance et que les Sioux se battraient contre lui plutôt que pour lui. Mais comme l'expédition ne mettra pas le pied sur le territoire de la Rivière-Rouge avant sept ou huit semaines les choses ont le temps de changer. Il paraît certain que les troupes attendront le résultat du rapport des délégués du gouvernement de Riel avant de continuer leur marche. Or tout fait croire que Riel et ses partisans accepteront la constitution libérale que vient de leur donner le gouvernement canadien.

A propos des féniciens et de leurs projets, voici ce qu'on écrit de Louisville :

Les féniciens de cette ville se donnent beaucoup de mouvement par le temps qui court ; ils ont tout l'air de se disposer à se mettre en campagne. De nombreuses quantités d'armes et de munitions ont été achetées ; la fraternité tient des séances nocturnes ; des centaines de nouveaux membres sont journellement enrôlés et de grosses sommes souscrites. Les nouvelles recrues sont continuellement occupées à faire l'exercice. Pendant les dix derniers jours, des agents de la confédération ont visité la ville, et l'on dit que les troupes féniciennes ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à partir au premier moment. D'après les meilleures informations, il paraît certain que les féniciens ont l'intention d'attaquer le corps de troupes que le Canada se dispose à envoyer contre les insurgés de Winnipeg. On sait que l'expédition canadienne doit emporter avec elle une grande quantité d'armes, de munitions et de provisions, ce qui constituerait une excellente capture, outre que ce coup de main serait un terrible soufflet donné à l'Angleterre. La circonstance paraît avantageuse, attendue presque toutes les troupes américaines en disponibilité ont été envoyées dans les plaines pour faire face aux Indiens, et que le gouvernement de Washington ne pourrait en conséquence offrir qu'un très-faible obstacle. Les chefs prétendent n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Le plan de campagne est, dit-on, de concentrer un grand nombre d'hommes en habit bourgeois, sur divers points de la frontière, et à la portée de fusil. On suppose que les troupes anglaises se rendront par eau jusqu'au canal Sainte-Marie qu'ils détourneront en passant sur le territoire canadien. Les féniciens s'empareront des embarcations, couperont la retraite aux troupes, et les attaqueront avec des forces assez considérables pour les anéantir.—Les chefs disent que ce plan est de facile exécution, et que le succès est assuré.

## FAITS DIVERS.

DÉTAILS SUR LE VOL COMMIS CHEZ M. MUSSEN.—Augustin Decarie et Meek ont comparu à la Cour de Police, devant le juge Brehaut, sous soupçon de complicité dans le vol commis dans la nuit de samedi dernier, au magasin de M. Mussen. Ils ont dû donner un cautionnement de £40 chacun pour leur comparution à la Cour de Police. MM. Thos. Coghlan et Robert J. Armstrong, marchand, ont cautionné pour M. Meek, et MM. Ignace Choquette, et George Bowie pour Augustin Décarie. Voici comment les voleurs se sont échappés dimanche matin. Vers 5 heures, une voiture s'arrêta devant l'hôtel de Meek, et le yankee Fletcher s'embarqua immédiatement avec son compère Ragner, ayant eu le soin de déposer à l'avance deux coffres dans la voiture. Le charretier, du nom de Desgeorges, qui ne jout pas, paraît-il, d'une grande réputation d'honnêteté, a raconté ainsi à la Cour de Police, ses péripéties. Il dit qu'après être partis de la Côte St. Lambert, ils descendirent la rue Notre-Dame et Ste. Marie, et après avoir traversé le fleuve vis-à-vis Longueuil par le vapeur, ils se dirigèrent vers le village. De là, ils partirent pour St. Rémi, où ils arrivèrent à midi, dans la journée de dimanche, et après un voyage de 8 heures, ils franchirent la ligne 45ème, près de la jonction de Moore.

Dimanche vers 9 heures Fletcher et Meek payèrent et renvoyèrent leur charretier alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelque distance de la frontière. Le charretier arriva en cette ville tard dans la nuit de lundi et les audacieux filous foulaient depuis longtemps le sol américain lorsque le vol fut découvert. On dit que les auteurs de ce vol forment partie de la bande de desperos qui ont commis il y a quelque temps le grand vol de la Banque Ocean précisément de la même manière.

A Roxton, le cinq du mois courant, un jeune homme de 12 à 13 ans, du nom de Charles Racine, charroyait seul de l'écorce de pruche sur la propriété de son père. Comme il retardait à revenir du bois, quelqu'un partit à sa rencontre ; et à 5 ou 6 arpents de la maison l'on trouva la voiture renversée sur le malheureux jeune homme. Quand on parvint à le tirer de dessous l'écorce, où il avait été pendant une heure ou deux au moins, il était mort. Le Dr. Ducharme de Waterloo fut appelé à tenir une enquête, et le verdict du juré a été : mort accidentelle.

Une course au vélocipède vient d'avoir lieu, en France, de Toulouse à Villefranche, distance de 39½ milles. Quinze compétiteurs y ont pris part et la victoire est échue à Léotard, le célèbre gymnaste, qui a parcouru la distance en trois heures et quarante-quatre secondes, c'est-à-dire au taux de 12½ milles par heure.

Tous les enfants mâles qui naquirent sujets français, le jour de la naissance du Prince Impérial, ont chacun une pension annuelle de 100 francs que leur a faite l'empereur, et le total de ces pensions s'élève au chiffre annuel de 300,000 francs.

HORRIBLE.—Une correspondance de Panama rapporte le fait suivant :

Dans la Sierra Profunda, une des plus redoutées par les voyageurs chiliens, un drame terrible vient de s'accomplir. Le fameux bandit Gomez-y-Lagoberon était cerné par les gardes civils (gendarmes) dans une caverne sans issue où il s'était réfugié avec une de ses prisonnières.

Doué d'une force surhumaine, il était parvenu à arracher des blocs de rochers, qui lui servirent à boucher l'ouverture de la caverne, de telle façon que les gardes, ne pouvant parvenir à forcer l'entrée, résolurent de prendre le bandit par la famine.

Que fit celui-ci ? N'ayant pas de vivres, il se mit, pour ne pas mourir de faim, à ronger les seins de sa prisonnière.

Quand les gardes eurent déblayé l'entrée de la caverne et se furent emparés du bandit, la victime avait le sein gauche entièrement rongé et le sein droit à moitié entamé.

Cette pauvre femme, qui appartient à une des meilleures familles, a été rendue à son mari, qui a pleuré de joie.

SUICIDE.—Un fait, qui, au premier abord, peut paraître invraisemblable, s'est passé l'autre soir, dans le Faubourg Saint-Honoré, à quelques pas de la rue Royale, à Paris.

Un jeune homme, assez bien mis, paraissant âgé de 25 ans environ, s'est tiré un coup de pistolet dans la tête.

Il s'est affaissé aussitôt sur lui-même, des passants l'ont conduit dans une pharmacie, et pendant qu'on allait chercher le commissaire de police, un premier pansement fut fait par le pharmacien. Un médecin appelé en toute hâte remarqua que la balle avait traversé le crâne et était ressortie par derrière, et se prépara à constater le décès, lorsque au bout d'un quart d'heure à peu près, le jeune homme ouvrit les yeux, se souleva, regarda de tous côtés d'un air étonné, fit quelques pas dans la pharmacie et dit aux assistants stupéfaits :

—Eh bien !... qu'est-ce que j'ai ?

Il avait deux trous dans la boîte osseuse, pas davantage. Ce cas exceptionnel fera sans doute l'objet d'un mémoire à l'Académie.

Lorsque le commissaire a procédé à l'interrogatoire du suicidé, c'est avec le plus grand calme et la plus parfaite lucidité que le mort a répondu aux questions d'usage.

En voilà un qui l'échappe belle.

PISTE PERDUE.—On sait que \$35,000 ont été volés dernièrement dans la caisse du Trésorier de Newport (Indiana), que quelques jours après le hasard ayant fait découvrir deux individus en la possession desquels se trouvait une partie des valeurs volées, des centaines de citoyens se sont mis à la poursuite de ces individus qui s'étaient réfugiés dans les bois après avoir traversé une rivière à la nage, ce qui les avait contraints à se dépouiller d'une partie de leurs vêtements. Les fuyards n'avaient gardé sur eux que leur chemise et leur caleçon, circonstance qui faisait considérer leur capture prochaine comme inévitable, le bois étant cerné.

Mais les dernières nouvelles nous apprennent qu'un événement imprévu a rendu le résultat de la chasse fort douteux. Deux honnêtes compagnons, qui d'aventure se trouvaient au beau milieu du bois, ne se doutant nullement de ce qui se passait, ont été surpris par les voleurs qui, leur mettant le pistolet sur la gorge, les ont forcés à quitter leurs vêtements. Les malfaiteurs ont aussitôt revêtu ces détroques et ont abandonné les deux villageois dans l'équipage où ils se trouvaient eux-mêmes l'instant d'auparavant.

Ces braves gens se regardaient tout penauds, ne comprenant rien à la situation et se demandant si c'était une plaisanterie. Ce qui a achevé de les dérouter, c'est qu'au bout d'un mo-

ment ils se sont vu entourer, de la bande des chasseurs qui, les prenant à leur tenue pour les voleurs, les ont saisis au collet et entraînés vers le village en poussant des cris de triomphe. On a même délibéré, pendant une halte, pour savoir s'il ne conviendrait pas, sans aller plus loin, de lyncher les prisonniers. Ceux-ci, qui ouvraient des yeux comme des portes cochères, mais sans pouvoir parler tant leur émotion était vive, ont subitement recouvert la parole en comprenant que leur vie était en danger. Avec force sanglots et gémissements ils ont conté leur aventure, dont il leur a été facile d'établir la véracité.

Ils en ont été quittes pour la peur et pour la perte de leurs vêtements. Les véritables voleurs avaient profité du temps que cette diversion faisait perdre à leurs traqueurs pour gagner de l'avance, et l'on désespérait de pouvoir les rejoindre.

Une partie de cette somme vient d'être recouvrée dans les circonstances que voici :

Mardi soir, un fermier de Clinton était assis devant sa porte, lisant dans un journal de la localité le récit du vol en question, quand vinrent à passer deux individus dont les allures lui semblèrent suspectes. Il leur cria de s'arrêter un instant. Cette invitation eut pour résultat de les faire dévaler à toute jambes. Il leur courut après, et une bande d'ouvriers en chemin de fer, voyant un homme en poursuivre deux autres, se mirent à les poursuivre aussi, de confiance et sans s'inquiéter de savoir de quoi il s'agissait. Les fuyards, arrivés au bord de la rivière Wabash, se dépouillèrent en un tour de main d'une partie de leurs vêtements et se jetèrent à la nage. Les poursuivants, arrivés deux minutes après sur la rive, s'aperçurent qu'un des inconnus avait déposé, avec ses effets d'habillement, une petite caisse qui l'aurait embarrassé dans la rivière. La caisse fut ouverte ; elle contenait \$15,000, qui ont été reconnus faire partie de la somme enlevée dans le bureau du trésorier.

Cependant les nageurs atteignirent rapidement la rive opposée ; mais, en sortant de l'eau, ils se trouvèrent en face d'un citoyen qui voulut les arrêter et qui terrassa même l'un d'eux d'un coup de bâton. A cette vue, l'autre exhiba un revolver ; le citoyen battit en retraite, l'homme à terre se releva, et son camarade et lui, en chemise et en caleçon, dis parurent dans les bois.

La nouvelle de l'aventure s'est aussitôt répandue, tout le pays est sur pied, des centaines de citoyens battent les bois et il paraît impossible que les voleurs puissent s'échapper.

UNE ÉPOUSE REGRETTÉE.—William Viglioni, tapissier à Tarrytown, ayant perdu sa femme dernièrement, a adressé à ses amis une lettre de faire part ainsi conçue,

"Partie de ce monde, à Tarrytown, Marie-Marguerite Massena, petite-niece du maréchal de France Massena, et femme adorée de Guillaume Viglioni. Elle était née à Rochester, département du Var (France) en octobre 1831 ; elle est morte le 9 avril 1870.

"Elle est morte pour ce monde, mais son âme est auprès de Dieu, et le souvenir de ses vertus reste à son mari inconsolable, etc."

Les funérailles, malgré une pluie torrentielle, ont été suivies par une grande foule. Au moment où le cercueil allait être descendu dans la fosse, Viglioni l'a ouvert et a embrassé longuement le visage du cadavre. Ensuite, se tournant vers son fils, bambin de 5 ans, il lui a dit de donner un dernier baiser à sa mère, mais l'enfant a répondu par un refus énergique. Alors son père l'a pris au collet et, malgré une résistance désespérée, l'a forcé à embrasser la morte. Cette scène bizarre a produit une singulière impression sur les assistants.

UN DUEL ANGLAIS.—On dit que le duel a disparu des mœurs anglaises, erreur ! Dernièrement, deux charbonniers du Lancashire se sont battus à outrance et dans des circonstances assez singulières.

On raconte qu'ils avaient contracté en Amérique, où ils avaient résidé deux ou trois ans, des habitudes passablement excentriques. De retour en Angleterre, ils s'étaient construits deux huttes au milieu d'une vallée sauvage de Lancashire. Les gens du pays les appelaient les "deux fous."

La semaine dernière, nos deux hommes échangeaient quelques mots un peu vifs ; une altercation s'ensuivit, des paroles de mort furent prononcées, et chacun, se précipitant dans la hutte, décrocha son revolver.

Puis, avant de faire feu l'un sur l'autre, ils vidèrent un verre de rhum pour se donner du courage, se placèrent sur le seuil de la hutte et tirèrent l'un sur l'autre.

Aucun ne tomba.

Le fureur des combattants était loin d'être calmée. Ils se précipitèrent de nouveau dans la hutte, vidèrent un second verre de rhum, réparèrent sur le seuil et échangeaient un second coup de feu.

Leur rage était si grande, que nos deux hommes se manquèrent de nouveau.

La fureur les gagnait. On se rua dans la hutte, on vida un verre avec fureur et l'écume aux lèvres, on se retrouva sur le seuil de la porte, tremblant de rage.

Deux coups partirent à la fois.

Personne ne tomba. Les deux hommes étaient arrivés au paroxysme de la fureur. Ils firent volte-face, collèrent à leurs lèvres la bouteille de rhum, la vidèrent d'un trait, se précipitèrent sur le seuil, et avec un rugissement échangeaient un coup de feu.

Cette fois les deux hommes firent un demi tour sur eux-mêmes et tombèrent... ivres morts.

Ainsi se termina le duel.

Il y a longtemps qu'on n'avait entendu parler du général Lee, modeste et héroïque commandant des armées du Sud.

Les journaux de Charleston nous apprennent que le vieux général a quitté sa retraite de Livingston en Virginie pour venir faire une courte visite à la métropole carolinienne.

Dès que la présence du vieux chef de la Cause Perdue fut connue, dit un journal charlestonien, un fluide électrique parcourut la ville. Tout travail et tout plaisir cessant, la population se porta en masse au domicile du général pour lui rendre hommage. Pendant cinq heures de temps, vieux à barbe grises, hommes murs, jeunes gens, adolescents, mères, grand-mères, jeunes dames, filles, se succédèrent sans interruption pour serrer la main au noble Lee. Lui, s'est prêté à cette fatigante cérémonie avec une bonhomie charmante ; il a eu pour tous un regard paternel, un mot bienveillant. Il est toujours droit comme un I, plein de santé et de vigueur, et son attitude dénote plus le gentleman que le soldat éprouvé sur tant de champs de bataille. En partant, il a fait cette remarque : Je suis émerveillé de voir avec quelle vigueur la population de Charleston a repris courage et avec quelle facilité la ville s'est développée après tant de désastres.